Clergé

États généraux

Le P. Lambert.

Lettre

d'un ecclésiastique de province à l'Évêque de Blois

Juillet 1788

Paris

1788.





LETTRE D'UN ECCLÉSIASTIQUE DE PROVINCE A M. L'ÉVÊQUE DE BLOIS,

Au sujet des Repréſentations *adreſſées au Roi par le Clergé aſſemblé en* 1788.

MONSEIGNEUR,

Les *Repréſentations* que votre Aſſemblée vient d'adreſſer au Roi, ont pénétré juſques dans ma retraite. Malgré le ſecret de vos délibérations, c'eſt un fait public dans la Capitale & dans nos provinces, que vous êtes auteur de la *motion*; que vous avez eu la principale part à une démarche auſſi honorable pour le Clergé, qu'utile au Souverain lui-même, & néceſſaire à ſa Nation. Il paſſe également pour conſtant que les *Repréſentations* ſont votre ouvrage, & que dans cette occaſion mémorable vous avez ſervi d'organe à l'Egliſe de France.

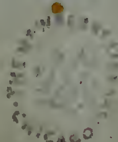
J'ai lû avidement cet écrit, où, ſans affoiblir

en rien le pouvoir du Monarque, le Clergé revendique d'une maniere sage & noble les droits de la Nation (*a*). J'ai admiré le désintéressement & le courage avec lequel il conjure le Roi de rétablir les Tribunaux, de ne pas appesantir plus long-temps son sceptre sur toute la Magistrature d'un grand Royaume, de faire cesser un désordre qui donne de la joie à nos ennemis, qui n'est propre qu'à affoiblir sa puissance, à ébranler son Trône, à lui ravir *le plus beau de ses domaines*, en aliénant le cœur de ses Sujets, en aigrissant une Nation généreuse si digne d'être chérie de ses Souverains.

Les voilà donc éteintes pour jamais ces déplorables dissensions, ces absurdes rivalités, qui durant près d'un siecle ont divisé avec tant d'éclat & de scandale deux Magistratures, dont l'union est si utile pour la paix & le bonheur de l'Empire. On a enfin compris qu'au lieu de s'affoiblir mutuellement par une concurrence insensée, ces deux Corps si intéressans & si respectables devoient unir leur considération, leur influence, toutes leurs ressources pour ranimer les anciens principes éteints ou mourans, pour éclairer l'autorité, pour prévenir l'abus du pouvoir, plus fu-

---

(1) Il est fâcheux qu'à des principes non moins importans que certains sur notre Droit public & sur la liberté nationale, le Clergé ait joint une maxime fausse & dangereuse qui les contredit & les énerve. On la trouve à la page 10 : *Ainsi quand toutes les Remontrances sont faites ; &c.* (*note de l'Editeur.*)



neſte encore au Souverain que de perfides conſeils égarent, qu'aux Sujets qui en ſont la victime. Cette ſolemnelle réconciliation, où l'intrigue n'a point eu de part, que le plus pur patriotiſme a conſommée, qui doit naturellement avoir les plus heureuſes ſuites pour l'Etat & pour l'Egliſe, eût paru, il y a peu d'années, ſans vraiſemblance ; & c'eſt à vous, M., que nous devons ce prodige.

Mais je ne puis ni ne dois vous le diſſimnler: Si vos *Repréſentations* ont acquis au Clergé de ſi juſtes droits à l'admiration & à la reconnoiſſance de tous les citoyens qui aiment la Patrie, elles offrent un vuide bien affligeant aux enfans de l'Egliſe, qui chériſſent & honorent la Religion. Ils ont vu avec une vive douleur & une égale ſurpriſe, que cette Religion ſainte eſt muette ; qu'elle a été oubliée & miſe à l'écart dans un ouvrage (*a*) où elle méritoit ſans doute d'obtenir le premier rang ; où elle auroit dû parler avec cet aſcendant qui ne convient qu'à elle ; où ſes principes, deſcendus du Ciel pour régler & ſanctifier la terre, auroient ajouté tant d'énergie, & donné un ſi grand prix à ce que dit le Clergé au nom de la patrie.

Se peut-il que les Pontifes eux-mêmes aient

(*a*) On en dit un ſeul mot à la page 26, mais comme à la dérobée, ſans ſuite, ſans développement, & par conſéquent ſans aucuu fruit. Une demi-phraſe courte & iſolée n'empêche point que l'Auteur ne ſoit bien fondé à reprocher au Clergé une omiſſion auſſi eſſentielle. (*note de l'Editeur.*)

cru pouvoir se passer de la Religion, de son influence, de son puissant ressort dans un moment de crise, où elle seule peut ramener l'ordre & sauver la chose publique ? Est-ce que votre Assemblée auroit eu assez mauvaise opinion de ses Contemporains pour n'oser faire intervenir la Religion dans ses Remontrances, sans craindre de l'exposer à la profanation ? Est-ce que la divinité seroit tellement bannie du cœur, de la pensée, des discours des hommes, qu'ils n'en puissent même souffrir le nom; que les nations, ainsi que les particuliers, veuillent désormais traiter leurs affaires sans elle; qu'elles dédaignent son secours; qu'elles bravent sa colere; comme si elle n'étoit pas, ou qu'elle eût abandonné les élémens aux loix fixes d'une aveugle nature, & le monde moral aux intrigues, à l'activité, aux passions des hommes.

Si tel est le motif qui dans vos Remontrances vous a retenus dans les bornes d'une pure temporalité, la dépravation parmi nous est donc montée à son comble: & c'est bien envain qu'on travailleroit à régénérer une nation qui auroit perdu jusqu'à l'idée de la vertu, & où toute moralité seroit flétrie & desséchée jusques dans son principe. Nous ne sommes pas loin en effet de cet effroyable abîme : un mouvement continuel & violent nous en approche tous les jours davantage. C'eût été pour votre Assemblée un bien noble soin, un bien utile ministere, que de faire ses efforts pour nous retenir sur le penchant d'un précipice où les nations ne tombent qu'une fois, parce que pour elles le retour en est impossible.

S'il lui falloit pour cela un encouragement & des modeles, elle n'avoit qu'à ouvrir nos Annales. Sans remonter bien haut, elle auroit trouvé une époque qui a, avec la ſituation où nous nous trouvons, des traits de reſſemblance ſi multipliés & ſi frappans, qu'au premier coup-d'œil on croit lire, non l'hiſtoire du paſſé, mais la relation de ce qui arrive parmi nous. Vous le ſavez, M., l'inſouciance & les prodigalités d'Henri II. avoient réduit le Royaume à un état déplorable. Les maux alloient croiſſant ſous ſon foible ſucceſſeur. Les bons citoyens de tous les Ordres voyoient l'Etat près de s'abîmer dans un gouffre d'où il ne ſeroit plus poſſible de le tirer; & ils eurent le courage de le dire au Souverain & à la Nation.

Des Evêques ſur-tout, doués de cette éloquence forte qu'un patriotiſme enflammé par la Religion inſpire, firent une peinture effrayante de la ſituation où ſe trouvoit alors la choſe publique. Ils expoſerent les maux ſans aigreur, mais avec franchiſe : ils indiquerent les remedes; mais ils les jugerent tous impoſſibles, ou ſans effet, ſi la Religion n'en dirigeoit l'application, & ne leur prêtoit ſon énergie. Les projets de reſtauration & de réforme ne leur parurent ſans elle, qu'une entrepriſe vaine, une pure mépriſe.

Daignez, M., jeter un coup-d'œil ſur la harangue de Marillac, Archevêque de Vienne, dans une Aſſemblée de Grands, où le Roi ſe trouvoit en perſonne; & vous conviendrez ſans peine que le Clergé d'aujourd'hui auroit acquitté un grand devoir, & ſe ſeroit honoré aux yeux des peu-

ples en parlant le même langage. Qu'il me soit permis d'en citer quelques traits.... « Sire, les »choses ne peuvent long-temps demeurer au point »où elles sont : nous touchons au moment qui va »décider du salut ou de la perte de la Monarchie. Les »mouvemens convulsifs que nous venons d'éprouver, »l'attente prochaine d'une secousse encore plus »violente, la fureur dans les uns, le découragement »dans les autres, l'étonnement & la stupeur »où nous sommes nous-mêmes plongés : tout »nous avertit, tout nous presse de bander tous les »ressorts de notre esprit à découvrir les moyens de »sauver l'Etat & de conserver la Monarchie en son »entier ; entreprise plus glorieuse, mais non moins »difficile dans ce moment que d'en conquérir une »autre dans un temps de prospérité....

» Commençons par un principe fécond & lumineux qui nous dirige dans cette recherche. » L'édifice de la Royauté est posé sur deux colonnes : la Religion qui consacre l'obéissance, » & l'amour des peuples qui la rend douce & légere. Tant qu'elles subsistent en leur entier, » l'édifice est stable. Si elles fléchissent ou viennent » à s'ébranler, il menace ruine, & ne sera bientôt plus qu'un amas de décombres. C'est donc à » les affermir & à les consolider, qu'il convient » de diriger tous nos soins, puisque delà dépend » & le salut du Roi & le bonheur du peuple, deux » objets si intimement liés, que l'un ne peut » subsister sans l'autre. Un Roi, à ne consulter » même que son propre intérêt, doit se demander à lui-même, pourquoi il se trouve élevé à » ce rang suprême, & quelles ont été les vues

» de la providence, en lui aſſujettiſſant des mil-
» liers d'hommes ſes pareils. Pour peu qu'il rai-
» ſonne, il ne tardera pas à ſe convaincre que
» c'eſt uniquement pour les maintenir dans la
» connoiſſance & le ſervice de Dieu, leur Maître
» commun, les préſerver par la force des armes
» de toute invaſion étrangere, les régir par des
» loix équitables, & montrer dans tous les mo-
» mens de ſa vie une propenſion ſi décidée à leur
» faire du bien, qu'il devienne véritablement, &
» puiſſe être nommé ſans adulation le pere de
» cette immenſe famille. Car la différence qui ſe
» trouve entre un Roi & un Tyran, conſiſte en
» ce que l'un regne de l'aveu de ſes ſujets, reſ-
» pecte les loix, & veille au maintien de l'ordre;
» l'autre domine avec arrogance, ne ſuit que ſes
» caprices; & ne trouvant de sûreté que dans la
» terreur qu'il inſpire, renverſe & abat tout ce
» qui lui fait ombrage. Le premier eſt sûr de
» l'obéiſſance de ſon peuple, parce qu'il eſt gé-
» néralement aimé, & n'a d'autres ennemis que
» ceux qui le ſont de l'ordre & du bonheur pu-
» blic. Le ſecond univerſellement redouté, eſt
» univerſellement haï.

» Concluons de ce principe, qu'un Roi, ja-
» loux de conſerver l'obéiſſance de ſes Sujets,
» commencera par affermir parmi eux l'empire
» de la Religion, écoutera leurs plaintes; &
» aura pour eux des entrailles de pere, s'il veut
» ſe conformer à la volonté divine, par laquelle
» les Rois regnent; & s'il craint de voir transfé-
» rer ſon ſceptre en d'autres mains, ainſi qu'on
» en trouve des exemples ſi fréquens dans l'an-

» cien Teſtament, & quelques - uns dans les
» Annales de la Monarchie Françaiſe.

» La Religion qui, en nous montrant Dieu
» comme la cauſe premiere, & le conſervateur
» de tout ce qui exiſte, nous avertit d'élever vers
» lui nos penſées, & de rapporter à ſa gloire
» nos actions & toutes nos entrepriſes, qui
» donnant à tous les hommes une commune ori-
» gine, reſtreint toutes leurs relations à celles de
» peres, d'enfans & de freres, qui unit ainſi le
» Ciel à la Terre, le Roi à ſes Sujets, les Ci-
» toyens entr'eux. Cette ſainte Religion s'eſt al-
» térée au point, qu'elle eſt aujourd'hui preſque
» méconnoiſſable parmi nous. En effet, pour ne
» rien dire de cette variété de Doctrines, qui
» bouleverſent aujourd'hui toutes les têtes, vit-on
» jamais la Diſcipline de l'Egliſe plus énervée,
» les abus plus multipliés, les ſcandales plus fré-
» quens, la conduite des Eccléſiaſtiques plus re-
» préhenſible, l'eſprit d'inſubordination & de
» révolte plus généralement répandu.... Craignons
» qu'il n'arrive à ce Royaume, ce qui eſt
» arrivé à la Judée, à l'Egypte & à l'Afri-
» que, contrées jadis ſi floriſſantes, & le
» berceau de notre Religion, aujourd'hui dé-
» ſolées, & où le nom Chrétien eſt un op-
» probre..... (Un des premiers moyens pour
» guérir nos maux) ſeroit la réſidence des Evêques
» dans leur Diocèſe, ſans qu'un ſeul en fût ex-
» cepté, pour quelque cauſe que ce fût. Car en
» France, une exception eſt une planche qu'on ne
» peut plus ôter : dès qu'on y a paſſé, tous les
» autres ſuivent à la file...... Si nous n'y procédons

» d'autre ſorte, tremblons que le Fils de Dieu,
» dont le bras n'eſt point racourci, ne deſcende
» du Ciel, & que le fouet à la main, il ne nous
» chaſſe ignominieuſement de ſon Temple. . . .

» Le troiſieme (moyen) eſt de confeſſer hum-
» blement nos fautes, & d'indiquer un jeûne
» public, comme il ſe pratiquoit autrefois dans
» les grandes calamités, telles que la peſte, la
» famine & la guerre, puiſqu'enfin ces trois fléaux
» ſemblent aujourd'hui déchaînés contre nous. Car
» quelle peſte plus terrible que celle qui tue les ames?
» Quelle famine plus déplorable que la diſette où
» nous ſommes de la parole de Dieu? Et quelle
» guerre plus cruelle que celle qui tend à nous
» priver de notre patrie céleſte, & de notre véri-
» table héritage? Recourons, il en eſt temps, à la
» priere, au jeûne, aux œuvres de pénitence; &
» armons-nous du glaive de la parole, dont il ne
» nous reſte, hélas! que le fourreau. Ne nous fla-
» tons plus d'en impoſer aux Peuples par nos
» croſſes, nos mitres & nos chapeaux. Dans leur
» inſtitution, c'étoient les ornemens extérieurs &
» les livrées de la piété, de la ſcience & de la
» vertu. Depuis que ces qualités ont diſparu, à
» quoi peut nous ſervir une pompe vaine & théa-
» trale? Rappellons-nous cette terrible ſentence:
» *La hache eſt à la racine de l'arbre; tout ar-*
» *bre qui ne porte point du bon fruit ſera coupé* (a).

(a) *Nouvelle Hiſt. de France* : François II. *Tom.* 14, *pag.* 491, & *ſeqq. édit. in* 4°. La ſeconde Partie de la Harangue de Marillac eſt une éloquente Diſſertation ſur

Ainſi parloient, non des dévots minutieux, étrangers aux affaires politiques, mais de grands Prélats, qui, à la ſcience de la Religion, joignoient une ptofonde connoiſſance des intérêts de l'Etat. Sujets ſoumis & fideles, Patriotes zélés, Pontifes inſtruits & courageux, ils rempliſſoient tous les devoirs dont ces titres réveillent l'idée. Ils expoſoient avec une noble franchiſe les droits de la Nation & les obligations des Rois ; les principes qui ſoumettent les Sujets au Souverain, & les rapports qui lient le Monarque à ſon Penple. Ils parloient ainſi, non dans des ouvrages furtifs, non dans le ſecret de vos Aſſemblées, mais dans le Conſeil des Rois. Les plus ſimples notions d'une ſaine politique leur avoient appris que le vrai fondement de la puiſſance eſt dans l'amour des Peuples : mais ils ſavoient auſſi que le trône a une bâſe & plus ſainte & plus ferme, la Religion & la conſcience. C'eſt ce puiſſant reſſort qu'ils mettoient en œuvre pour inſpirer la juſtice & la modération à ceux qui commandent, pour apprendre à leurs Sujets à mêler la piété à l'obéiſſance ; à honorer le Prince comme une ſeconde Majeſté après celle de Dieu, & comme tenant ſa place (*a*) ; à don-

---

la néciſſité des Etats-Généraux, ſur les avantages que le Roi & la Nation peuvent s'en promettre, avec une réponſe tranchante aux objeƈtions que la mauvaiſe foi ou l'ignorance peuvent faire contre ces Aſſemblées Nationales. Il ſeroit à deſirer que ce précieux morceau fût entre les mains de tout le monde. (*Note de l'Editeur*).

(*a*) Religio ſecundæ Majeſtatis. *Tertul. Apol.*

ner, quand il le faut, & leurs biens & leur ſang pour la patrie, parce que Dieu exige d'eux ce ſacrifice, & lui deſtine un prix infini, une récompenſe éternelle ; à convertir en oblation volontaire, ce qui, pour l'homme ſans Religion, eſt une pure néceſſité, la matiere de beaucoup de gémiſſemens & de murmures.

Notre ſiecle, ſi fier de ſes prétendues lumieres, ignore ou dédaigne des Maximes ſi évidentes & ſi néceſſaires. Un Patriotiſme plus ou moins exalté enfante tous les jours de nouveaux écrits. Pluſieurs de ces productions offrent des vues ſages & profondes ſur la choſe publique. Par un incroyable éblouiſſement, il n'en eſt pas une ſeule où l'on croye avoir beſoin de la Religion pour ramener la paix, pour guérir les playes de la Nation, pour procurer la félicité publique. Cette Religion ſainte n'eſt plus, aux yeux de tous nos Politiques, qu'une inſtitution ſurannée, qui peut être de quelque uſage pour l'homme privé, mais qui ne ſauroit contribuer en rien à la reſtauration ni au bonheur de l'Etat.

Que des Cioyens qui ont plus de zèle que de lumiere ; que des Adminiſtrateurs qu'une longue habitude a plongés dans des ſoins purement temporels ; que des Politiques, qui excluſivement livrés dès leurs premieres années à des études profanes, n'ont jamais connu les rapports qui lient tous les êtres à leur premier principe & à leur derniere fin, qui, dans le plan du Très Haut, ſubordonnent tous les événemens à la Religion ; que des eſprirs ardens & inconſidérés qui s'aigriſſent de nos maux ſans en connoître ni la

ſource, ni les remedes ; que tous ces hommes, dis-je, ne ſongent pas même à invoquer la Religion pour aſſurer le ſuccès de leurs vues & l'exécution de leurs plans, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Mais pourquoi faut-il qu'ils puiſſent autoriſer de l'exemple du Clergé leur étrange mépriſe ; que les *Repréſentations* de votre Aſſemblée, comme tant d'autres écrits du même genre, ſe ſoient bornées à des vues temporelles ; qu'elle n'ait pas ſenti que les loix les plus inviolables, & les plus néceſſaires pour affermir le pouvoir & en prévenir les abus, pour contenir les Peuples dans l'obéiſſance & les garantir de l'oppreſſion, pour conſerver ou rétablir l'ordre public, ne ſont que de foibles moyens, de vaines formules ſucceſſivement expoſées aux affronts du deſpotiſme, & à la licence de l'anarchie, juſqu'à ce que la Religion vienne les environner de ſa Majeſté, y joindre une ſanction plus redoutable, intimider ceux qui ſeroient tentés de les enfreindre, & qui ſe flattent preſque toujours de le faire impunément, dès qu'ils ont perdu de vue le ſuprême légiſlateur du genre-humain, & ce qu'il prépare aux contempteurs de ſes loix dans la vie future ?

Le Clergé auroit rendu au Gouvernement & à la Nation un ſignalé ſervice, ſi dans ſes *Repréſentations* il eût rappelé & mis en honneur des principes que l'impiété a preſque généralement effacés du cœur & de la mémoire des hommes ; ſi, joignant le zèle qu'inſpire la Religion à l'enthouſiaſme patriotique, il eût developpé ces deux Maximes fondamentales qui doivent être la regle de tout ſage Gouvernement, la bâſe de

toute ſaine politique : la premiere, que » c'eſt » la juſtice qui éleve en gloire une Nation (*a*) » ; la ſeconde, qu'il n'y a ni juſtice, ni vertu ſans Religion ; que vouloir éloigner ou guérir les maux d'une grande Nation, épurer ſa conſtitution quand elle eſt vicieuſe, la conſolider quand elle eſt chancelante, la rendre floriſſante & heureuſe en y laiſſant la Religion dans l'aviliſſement, ſera toujours la plus malheureuſe, comme la plus inſenſée de toutes les entrepriſes.

Eh quoi ! diront ici de frivoles mocqueurs, & peut-être auſſi des hommes plus ſages, mais peu inſtruits, falloit-il donc, dans une matiere profane & temporelle, comme celle qui abſorbe aujourd'hui l'attention publique, faire un traité de dévotion ? Quand il s'agit d'Edits Burſaux & de Finances, de Cour pléniere & d'Etats-Généraux, de prétentions des Miniſtres & de Priviléges des Provinces, quelle place trouverez-vous pour la Religion au milieu de ces intérêts humains & de ces diſcuſſions ſéculieres ?

Aveugles ! qui ne voyent pas que la Religion a droit à tout ; que ſans confondre les affaires qui occupent les hommes, ou iſolés, ou réunis en corps de Nation, elle doit y préſider ; que c'eſt à elle & à elle ſeule qu'il eſt réſervé de purifier tous les motifs, de diriger toutes les actions, de ſanctifier toutes les entrepriſes ; qu'au-delà de tout ce qui agite ici bas les chefs des Sociétés & les membres qui les compoſent, il eſt un plus grand

(*a*) Proverb. XIV, 34.

intérêt qu'ils ne doivent jamais perdre de vue ; une loi supérieure qu'il leur est ordonné de consulter en tout ; une affaire majeure qui seule mérite ce nom, & auprès de laquelle les soins les plus importans bornés à cette vie ne sont que de puériles amusemens ; une derniere fin à laquelle ils sont tenus de rapporter toutes leurs pensées, tous leurs projets, toutes leurs démarches.

Si Dieu n'étoit pas, ou si, renfermé dans un inaccessible sanctuaire, il dédaignoit d'abaisser ses regards sur la terre ; ou si, content d'exercer son empire sur les élémens, sur l'ordre des saisons, sur des causes nécessaires, sur les événemens qui intéressent le monde sensible, il avoit abandonné les Etres libres à leur industrie, à leurs caprices, à leurs passions, en méprisant également & leurs foiblesses & leurs hommages : dans cette monstrueuse hypothese, on avoue que la Religion seroit sans utilité comme sans objet. Ce seroit bien en vain qu'on voudroit emprunter d'elle des secours & des motifs pour soutenir & régénérer les Empires, pour leur rendre leur premier éclat & leur prospérité.

Mais loin de nous ces erreurs insensées! aux yeux de ceux que j'ai ici en vue, c'est une vérité fondamentale, que Dieu a toujours sous sa main l'ouvrage qu'il a tiré du néant ; que rien ne peut se dérober, ni à ses regards, ni à sa puissance ; qu'il préside à tous les événemens ; qu'il gouverne les Royaumes comme les simples particuliers par une providence infaillible ; qu'il dispose de tout avec une main douce & légere, mais efficace &

toute puiſſante (*a*) ; qu'il arrange, ſuivant ſes vues de juſtice ou de miſéricorde, tout ce qui arrive ſur la terre ; qu'il choiſit avec une ſouveraine liberté les inſtrumens qu'il lui plaît de faire concourir à l'exécution de ſes deſſeins ; qu'il étend ſon empire ſur tous les Etres ; que les plus libres, les plus indépendans, les plus rébelles, ſont ſoumis à ſes volontés comme les autres ; qu'ils accompliſſent ſes deſſeins, en paroiſſant ſuivre uniquement leurs projets & leurs paſſions. Il donne aux hommes, quand il veut, la ſageſſe, la prévoyance pour concevoir de grandes choſes, le courage & la fermeté néceſſaires pour les exécuter. Il les livre, quand il lui plaît, à leurs ténèbres ; il les remplit de terreur, il leur envoie un eſprit de vertige ; il confond leurs conſeils, il détruit leurs plus ſages meſures, il déconcerte leurs projets, il fait échouer leurs entrepriſes ; il ſe ſert de leurs paſſions & de leurs vices pour les aveugler, pour les précipiter dans les derniers malheurs, pour les couvrir d'ignominie.

Mais ſi, comme la Foi nous l'apprend, c'eſt dans la juſtice & la miſéricorde de Dieu qu'on doit chercher la premiere cauſe des révolutions qui élevent ou renverſent les Empires ; ſi c'eſt de ſa main que partent ces coups terribles qui changent la face du monde, ces revers & ces cataſtrophes qui humilient & ruinent les Nations, auſſi bien que les faveurs & les ſuccès dont elles jouiſſent ;

(*a*) Attingit ergo à fine uſque in finem fortiter, & diſponit omnia ſuaviter. *Sap. VIII*, 2.

ſi c'eſt la piété qui fait la deſtinée des Princes & des Royaumes ; ſi c'eſt elle qui y fait régner la paix, la sûreté, l'abondance ; ſi c'eſt à elle qu'ils doivent leur agrandiſſement, leur proſpérité, leur durée : ſi l'impiété, au contraire, & les vices dont elle eſt la ſource, attirent ſur des Peuples aveugles & corrompus tous les fléaux de la colere de Dieu ; par quel étrange éblouiſſement, la Religion eſt-elle aujourd'hui méconnue, & comptée pour rien, dès qu'il s'agit des intérêts de l'Etat & des affaires publiques ?

Rien ne prouve mieux les immenſes progrès de l'irréligion parmi nous, ou de cette lâche indifférence qui n'eſt qu'un athéiſme déguiſé, que ce qui ſe paſſe en ce moment ſous nos yeux. L'efferveſcence eſt générale : tous les eſprits ſont en fermentation. On diroit qu'une impreſſion vive & ſoudaine a tout d'un-coup tiré la Nation d'un long & profond aſſoupiſſement. Ce réveil a quelque choſe d'impoſant ; il annonce une énergie qu'on n'eût pu, ni prévoir, ni ſoupçonner, il y a quelques années : tant le patriotiſme dans toute la Nation paroiſſoit flétri par l'égoïſme, & le ſentiment de ſon antique liberté éteint ou énervé par différentes cauſes, dont le détail n'eſt point ici néceſſaire.

Sans ſortir des bornes du devoir, ſans rompre les liens de l'obéiſſance, ſans méconnoître ni braver le pouvoir, ſans ceſſer de chérir ſon Souverain, elle ſecoue avec courage des préjugés qui s'étoient mêlés à ſon droit public, & qui ſembloient en faire partie : elle repouſſe des abus qu'une longue poſſeſſion avoit conſacrés, & qui

paroiſſoient

paroiſſoient pour toujours hors d'atteinte. Elle fait les plus généreux efforts pour recouvrer des droits oubliés ou négligés depuis des ſiecles. Des idées qui ne paroiſſent neuves ou dangereuſes qu'à l'ignorance, circulent avec une prodigieuſe rapidité dans toutes les claſſes. Tous les huit jours, l'opinion publique acquiert un développement & un nouveau degré d'activité qui étonne.

Au milieu de cette commotion univerſelle, qui porte tous les eſprits à s'affranchir, ſans aſpirer à l'indépendance; à chercher des remedes pour guérir les maux qui nous accablent, & des moyens pour en prévenir de ſemblables à l'avenir; pour faire jouir la Nation de toute la ſûreté, de toute la liberté qui peut s'allier avec la forme de ſon Gouvernement, n'eſt-il pas bien déplorable que perſonne ne penſe à la Religion? Renfermés dans le cercle étroit de cette vie, uniquement touchés des intérêts qui finiſſent avec elle, nous ne ſavons plus élever ni nos regards, ni nos penſées vers cette Patrie ſupérieure, où, après un rapide paſſage dans un lieu d'expiation & de combats, nous devons pour toujours fixer notre demeure.

A ne conſidérer que ce qui en ce moment émeut tous les eſprits, remplit tous les écrits, occupe tous les cercles, ſert de matiere à nos critiques & à nos murmures, ou d'objet à nos vœux, on ſeroit tenté de croire que la Nation n'eſt plus qu'une ſociété de Saducéens & d'Athées, pour qui Dieu, la Religion, la Providence, ne ſont plus qu'un vain nom, indigne d'entrer pour rien dans nos Conſeils, de concourir à nos projets & à nos réformes. On diroit que ſur ce point il

regne un malheureux concert entre les incrédules de toute profesion & de tout rang, & ceux qui conservent encore du respect pour la foi de nos Peres. Il est convenu entr'eux, ce semble, qu'on réuniroit tous les efforts, tous les moyens, toutes les ressources, pour conserver sans atteinte l'antique constitution de la Monarchie, pour élever la Patrie au plus haut degré de force, de splandeur, de prospérité; mais qu'on exécuteroit cette noble entreprise sans que la Religion y soit pour rien, sans emprunter d'elle ni lumiere, ni motif, ni secours, pour en vaincre les obstacles & en assurer le succès.

O aveugles Politiques! Revendiquez tant que vous voudrez, les anciennes franchises Nationales; élevez la voix contre les abus avec autant de force que de persévérance: sans la Religion quel fruit pouvez-vous vous en promettre? Je veux que vos réclamations soient assez éclatantes & assez générales pour rappeler les dépositaires de la puissance aux principes de la justice & de la modération; que vos plans, pour assurer à tous les Membres de l'Etat la paisible jouissance de leurs droits, leur honneur, leur liberté personnelle, leurs propriétés, soient adoptés & suivis; que le Monarque déteste & repousse à jamais le pouvoir arbitraire, à proportion de ce qu'il deviendra plus jaloux de son autorité; que la loi soit, de fait comme de droit, plus puissante que le Prince lui-même; que désormais supérieure à toutes les intrigues, à toutes les surprises, à tous les attentats, elle protege efficacement le plus dénué des Sujets; qu'elle contienne, qu'elle ré-

prime, qu'elle faſſe trembler les plus élevés, les plus riches, les plus puiſſans; que par vos ſoins & vos conſeils, la Nation recouvre une bonne fois ſa premiere énergie, le droit impreſcriptible qu'elle a, dit-on, de concourir à la formation des Loix, de délibérer ſur l'étendue des beſoins publics, ſur la meſure & la durée des ſubſides; qu'elle redevienne auſſi puiſſante que ſous Charlemagne, auſſi libre & plus heureuſe encore que ſous Louis XII; que l'opinion publique ſoit aſſez éclairée, aſſez forte, aſſez dominante pour bannir ou repouſſer à jamais du Miniſtere le deſpotiſme & l'incapacité; que par un rare prodige toutes les parties de l'adminiſtration ſoient confiées à des génies ſupérieurs, à des mains pures & habiles, à des hommes juſtes, déſintéreſſés, brûlans de zele pour le bien public; que dans tous les temps vous ayez le bonheur de voir ſur le trône des *Titus* ou des *Marc-Aurele*; que par l'ordre de vos Finances, que par la ſageſſe de vos Loix, que par l'intégrité & la conſidération de vos Tribunaux, que par la vigueur & la juſtice de votre Adminiſtration, que par l'étendue & la proſpérité de votre commerce, que par le nombre & la diſcipline de vos armées, que par la perfection de vos arts, & votre ſupériorité dans les ſciences; que par un patriotiſme éclairé, généreux, univerſel, vous ſoyez l'exemple ou la terreur de vos voiſins, un objet d'envie, ou d'admiration pout toute l'Europe: ſi avec tant & de ſi glorieux avantages, vous êtes ſans Religion, ſans Dieu en ce monde, & ſans eſpérance pour

l'autre (*a*), en ferez-vous moins, même aux yeux d'une faine philofophie, un peuple aveugle & malheureux ? Que font pour le vrai Sage tous ces biens faux & paffagers, quand on les fépare de celui qui en fait connoître la deftination, & qui en donne le faint ufage ? Et qui, à moins d'être livré à un entier aveuglement, peut regarder comme heureufe & floriffante, une Nation, même comblée de tous les dons de la fortune, fi tous les individus qui la compofent, courent, les yeux fermés, à une mifere & à une mort éternelle ?

Mais j'ai tort d'accorder, même pour un moment, qu'un peuple fans religion puiffe parvenir à une profpérité temporelle & la conferver. On ne croit pas qu'il y ait jamais eu de Politique affez aveugle, de Légiflateur affez infenfé pour fe flater de rendre une Nation heureufe, en la laiffant fans mœurs & fans morale. La paix, la liberté, la fûreté publique, la grandeur, la ftabilité des Empires, dépendent effentiellement des mœurs. Elles font dans le corps politique, ce qu'eft le fang dans le corps naturel. Si le fang eft totalement diffous & vicié, on doit s'attendre aux plus funeftes accidens : la mort n'eft pas feulement inévitable, mais prochaine. Y eut-il jamais de médecin affez ignorant pour promettre férieufement à un malade ainfi atteint, une longue vie, le retour de fa premiere vigueur, une fanté bril-

(1) Promiffionis fpem non habentes, & fine Deo in hoc mundo. *Ephef. II*, 12.

lante & durable, en laiſſant ſubſiſter le principe d'où naiſſent les maux qu'il éprouve & le péril qui le menace ?

Pourquoi donc penſez-vous ou agiſſez-vous autrement, inſenſés Politiques, qui vous donnez pour les médecins & les reſtaurateurs des Nations ? Quand un peuple a perdu ſes mœurs ; que le vice, à force d'y être commun, a ceſſé d'y être déshonorant ; que la bonne-foi, la probité, le reſpect pour la ſainteté du mariage, l'amour du bien public, en ſont bannis ; ou que par une eſpece de convention générale on ne retient de ces vertus qu'un vain dehors pour couvrir la baſſeſſe & la perverſité de l'égoïſme trop hideux & trop effrayant quand il ſe montre dans toute ſa noirceur ; que l'opinion publique ne flétrit plus la dépravation, mais ſeulement la mal-adreſſe ; que le vice violent ou ruſé emporte l'eſtime ou les hommages avec les récompenſes dues à la vertu ; & que cette gangrene morale a gagné le cœur & les membres du corps politique, c'en eſt fait d'une Nation auſſi corrompue.

Ou elle deviendra la proie du premier uſurpateur qui voudra la conquérir : ou, ſi elle eſt aſſez mépriſée de ſes voiſins pour n'exciter ni leur ambition, ni leur convoitiſe, elle s'affaiſſera d'elle-même, elle tombera en diſſolution, elle mourra dans l'ignominie. Ce ſeroit une entrepriſe vaine & inſenſée de vouloir rendre à un peuple ainſi dégénéré, ſa conſiſtance, ſa conſidération, ſa proſpérité, ſans attaquer le principe de corruption & de mort qu'il porte dans ſon ſein. Il faut avant

tout y remettre la vertu en honneur, épurer ses mœurs, faire revivre sa morale.

Or, il est certain, par la raison, par l'expérience de tous les lieux & de tous les temps, que dans les Nations comme dans les individus, il ne peut y avoir ni mœurs, ni morale sans religion. Ces deux choses sont liées entre elles par des rapports naturels, intimes, indissolubles. Le Dieu que nous servons dans la Religion est en même temps la derniere fin & le souverain bien que nous cherchons dans la morale. Le même amour qui honore Dieu comme il mérite de l'être, nous fait travailler utilement pour nous procurer à nous-mêmes & pour procurer à nos freres la possession de ce sonverain bien, seul proportionné à l'étendue de nos desirs, & à la grandeur de notre destinée. La Religion dont le propre caractere est de nous porter à Dieu, & de nous y unir, est aussi le principe & le mobile de toutes les actions de la vie & privée & publique, quand elle est formée sur les regles de la morale. C'est la Religion qui les soutient, les anime, les anoblit, les sanctifie : & toures les vertus que la morale nous fait pratiquer pour combattre nos passions & purifier notre cœur, ne tendent qu'à nous rapprocher de Dieu, & à nous mettre en état de l'honorer par les sentimens les plus purs & par les célestes mouvemens de la Religion.

Ce seroit donc avoir une bien fausse idée de la Religion, que de l'isoler, de ne lui assigner que certains momens, de la borner à des rites & à des cérémonies, à la conduite obscure & privée des individus : tandis que son influence est géné-

rale : elle s'étend à toutes les actions & à tous les momens de la vie : on ne peut lui rien souftraire. Les Nations, non plus que les particuliers, ne peuvent se passer d'elle. Tout ce qu'elles font de plus grand & de plus beau en apparence ne sauroit être ni bien fait, ni louable aux yeux de la justice éternelle, s'il n'est animé de l'esprit de Religion, & dirigé par elle à la véritable fin.

Ce seroit donc défigurer la morale d'un peuple, en méconnoître les plus essentiels devoirs, en détruire la portion la plus intéressaute, ravir à tout le reste sa force & sa beauté, que de la rendre indépendante de la Religion. Elle seule donne à la regle des mœnrs un fondement assuré & une sanction suffisante ; à la vertu & aux efforts qu'elle fait pour se soutenir, un prix digne d'elle, des motifs purs, sublimes, invariables. Elle seule suit l'homme de bien, le citoyen fidele dans les situations les plus critiques & les plus douloureuses, où il peut être entraîné par le cours des événemens, par les préventions & l'injustice des hommes. Elle le soutient, après que tous les autres appuis ont été renversés. Dans un abandon universel, dans le silence de toute la nature, elle fait entendre à son cœur une voix douce & puissante, qui le remplit de consolation & de force. Dans la solitude la plus profonde, où il n'a plus rien à craindre ni à espérer de ses semblables; où il peut s'affoiblir impunément, parce qu'il est sans témoin ; où il est par conséquent exposé au danger de tomber dans le découragement de préférer à un austere devoir les avantages que lui offre le vice, la Religion lui montre à-la-fois une ré-

compenſe aſſurée & iufinie s'il demeure fidele ; & s'il trahit ſon devoir, un témoin redoutable, dont la préſence doit inſpirer plus de frayeur & de reſpect que la plus auguſte aſſemblée de l'univers, dont la cenſure & les reproches ſont mille fois plus accablans que les menaces & la colere de tous les Potentats de la terre, dont l'approbation le conſole de l'oubli & de l'injuſtice des hommes.

En négligeant la puiſſante reſſource de la Religion, on énerve, on déſarme la loi naturelle; on ôte à la morale ſon appui, à la vertu ſon but & ſes motifs; on relâche tous les liens de la ſociété, on travaille ſans ſuccès à la reſtauration d'un peuple. Il ne faut pas s'y tromper, un peuple ne peut être heureux, un Etat ne peut être paiſible & floriſſant, qu'autant que les citoyens en aiment, en reſpectent les loix, & qu'ils ſont toujours prêts à ſacrifier au bien public l'intérêt de leurs paſſions. Et quel motif aſſez puiſſant déterminera les hommes à aimer des loix qui contrarient leurs penchans, à faire en mille occaſious des ſacrifices pénibles & douloureux au bien public, ſi la Religion ne leur promet un ample dédommagement dans la vie future ?

Que prétendez-vous ſubſtituer à ſes inſpirations & à ſes encouragemens ? L'eſpoir de l'eſtime publique ? Mais pour une action d'éclat qui peut valoir à celui qui la fait, l'admiration de ſes contemporains & les éloges de la poſtérité, il en eſt un nombre infini d'obſcures, qui n'ont ici-bas ni admirateur, ni témoin, qui reſteront par conſéquent ſans récompenſe, s'il n'en eſt point d'autre que celle dont les hommes ſont les diſpenſateurs &

les arbitres. C'eſt pourtant de ces actions vertueuſes & ignorées, dont le détail eſt immenſe, que dépendent les mœurs & la proſpérité d'une Nation.

On ne peut donc la ſervir utilement qu'en travaillant à faire revivre la Religion dans tous les eſprits & tous les cœurs. C'eſt elle qui commande & qui inſpire toutes les vertus néceſſaires à la ſociété & au gouvernement public. C'eſt elle ſeule qui les rend ſolides, conſtantes, ſupérieures aux plus fâcheux événemens & aux plus rudes épreuves. Que peuvent être de prétendues vertus dont la Religion n'eſt ni le principe, ni le motif, ni la fin? Des émotions feintes ou paſſageres, des ſentimens de parade, que la vue des hommes ſoutient, que la louange nourrit, mais qui ſe ſechent & s'évanouiſſent, dès qu'ils n'ont plus ni admirateurs, ni témoins.

Telle eſt en effet la nature du cœur humain: jamais il ne fera de ſacrifice pur ou ſans compenſation: jamais il ne renoncera à ce qu'il chérit comme ſon bien, s'il ne peut ſe promettre ni dédommagement, ni récompenſe. La probité, le patriotiſme, la fidélité dans les engagemens, le déſintéreſſement, la juſtice, la valeur, toutes les vertus, en un mot, ne ſont & ne peuvent être, aux yeux d'un citoyen ſans religion, qu'un mot ſans idée, un préjugé populaire. S'il n'eſt ni inconſéquent, ni un ſot, il les mépriſera toutes les fois que, loin de ſes ſemblables, il ne peut ni recueillir, ni eſpérer aucun fruit de ces beaux ſentimens. S'il peut, en les foulant aux pieds, échapper à l'infortune, éloigner des malheurs, ſe procurer de

grandes jouiſſances, ſans avoir à redouter ni les regards, ni les reproches de perſonne, quelle apparence qu'il héſite un moment entre d'impérieuſes paſſions qui l'entraînent, & de prétendus devoirs que l'opinion ſeule a établis, & dont une ſage philoſophie ſe rit? Il dit alors avec ce Romain ſi foible & ſi rampant dans ſon prétendu courage, dès que la fortune l'eut abandonné aux plaines de Philippes : »Malheureuſe vertu, tu m'as donc »abuſé ! je vois à préſent que tu n'es qu'un vain »nom, une chimere, ou une vile eſclave de la »fortune.

Tout homme ſans Religion trouvera une fidelle expreſſion de ſes ſentimens dans les paroles ſuivantes : »Qu'on ſuive la vertu, à la bonne-heure, »tant qu'elle peut payer nos efforts & nos ſacri»fices : elle ne mérite plus que nos dédains, dès »qu'elle eſt devenue ſtérile & malheureuſe. Ce »qu'un ignorant vulgaire appelle crime, doit ob»tenir nos préférences, ſi l'on peut s'en pro»mettre de plus grands avantages (*a*) »

Si, comme il n'eſt pas permis de le révoquer en doute, c'eſt la Religion qui ſert d'appui & de motif à toutes les vertus ſociales; ſi elle ſeule peut les graver dans le cœur, les affermir contre les aſſauts de la fortune, les défendre contre l'orage des paſſions, leur conſerver leur mérite & leur prix, lors même qu'elles ſont en ce monde ſtériles,

---

(*a*) Honeſta quamdiu aliqua illis ſpes ineſt, ſequimur : in contrarium tranſituri, ſi plus ſcelera promittant. *Apud Senec.*

dédaignées, pourſuivies par le mépris & l'injuſtice des hommes ; ſi ces vertus ne ſont ſi rares, ſi chancelantes, ſi fragiles, & les vices contraires ſi communs & ſi dominans, que parce que la Religion eſt peu connue, moins ſuivie encore, bannie de preſque tous les cœurs, c'eſt donc ébranler la ſociété juſques dans ſes fondemens ; c'eſt y bouleverſer tout ordre & toute juſtice ; c'eſt attaquer dans ſon principe la ſûreté publique, que de donner atteinte à la Religion, de la laiſſer tomber dans le mépris & dans l'oubli.

Si tout homme qui ne croit ni ne craint un Dieu, qui mépriſe ſa propre conſcience, qui ſe rit de ce qu'elle nous promet, de ce dont elle nous menace dans une vie à venir, eſt un ennemi public, qui feroit peur à ſes ſemblables, s'il leur laiſſoit entrevoir la dépravation de ſon cœur ; un vil égoïſte qui ne peut être touché que de ſes propres intérêts, qui ne peut avoir pour loi que ſes penchans ; qui ne pourroit agir ni penſer autrement ſans être un inſenſé : il n'y a donc que la Religion qui puiſſe être un sûr garant de la sûreté générale.

Si dans le débordement de l'impiété, dans l'affoibliſſement ou la ruine de tous les principes, les hommes conſervent quelque honnêteté, quelques vertus apparentes, quelque horreur pour le vice, c'eſt parce qu'ils ont encore avec la Religion plus de liaiſon qu'ils ne penſent ; & parce que la Providence, qui veille ſur le genre humain, ne permet pas que des eſprits pervertis par l'incrédulité, ſe livrent à tous les excès qui découlent naturellement de leurs déteſtables principes.

Dès-lors quel attentat d'affoiblir le respect dû à la Religion ! quelle méprise de vouloir, sans elle, opérer d'utiles réformes, bannir les abus, faire tout rentrer dans l'ordre, ranimer le patriotisme mourant, rendre aux loix leur considération & leur vigueur, aux mœurs nationales leur pureté primitive, élever sur de solides fondemens le grand édifice de la félicité publique ! Non, il n'y a qu'une sincere piété, & la Religion qui en est le principe, qui soit capable d'opérer tous ces prodiges : elle seule est utile à tout ; à elle seule ont été promis les biens de la vie présente, comme ceux de la vie future. (1)

Ainsi, quand il s'agit d'affermir un Etat chancelant, de régénérer une Nation corrompue ; de lui rendre la paix, la liberté ; l'abondance au-dedans, le crédit, la puissance, la considération au-dehors, les administrateurs appellés à ce difficile ministere, les citoyens chargés de concourir à l'exécution de ce noble dessein, font bien sans doute de mettre en œuvre les moyens & les ressources qui sont en leur pouvoir : mais quelle honte pour eux ! quel malheur pour la patrie ! si, comptant uniquement sur leurs efforts, sur leur industrie, sur leur courage, ils se flattent d'atteindre le but, sans appeller la Religion à leur secours, sans consulter le grand Maître, qui dispose de tout avec une souveraine indépendance, & un invincible pouvoir, à qui tout obéit & dans le monde sensible & dans la république des intelligences !

---

(1) Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est & futuræ. *I. Timoth. IV.*

Qu'ils ſont à plaindre avec leur fauſſe & rampante politique ! que vainement ils ſe flattent du ſuccès, s'ils ne ſavent pas, « que ce long enchaî-
» nement de cauſes particulieres qui font & dé-
» font les Empires, dépend des ordres ſecrets de
» la divine providence ! Dieu tient du plus haut
» des cieux les rênes de tous les Royaumes ; il
» a tous les cœurs en ſa main. Tantôt il tient les
» paſſions ; tantôt il leur lâche la bride ; & par-là
» il remue tout le genre humain. Veut-il faire des
» conquérans ? il fait marcher l'épouvante devant
» eux ; il inſpire à eux & à leurs ſoldats une har-
» dieſſe invincible. Veut-il faire des Légiſlateurs ?
» il leur envoie ſon eſprit de ſageſſe & de pré-
» voyance ; il leur fait prévenir les maux qui
» menacent les Etats, & poſer les fondemens
» de la tranquillité publique. Il connoît la ſageſſe
» humaine toujours courte par quelque endroit.
» Il l'éclaire, il étend ſes vues, & puis il l'aban-
» donne à ſes ignorances ; il l'aveugle, il la pré-
» cipite, il la confond par elle-même. Elle s'en-
» veloppe, elle s'embarraſſe dans ſes propres
» ſubtilités, & ſes précautions lui ſont un piege.
» Dieu opere par ce moyen ſes redoutables ju-
» gemens, ſelon les regles de ſa juſtice toujours
» infaillible. C'eſt lui qui prépare les effets dans
» les cauſes les plus éloignées, & qui frappe ces
» grands coups, dont le contre-coup porte ſi
» loin. Quand il veut lâcher le dernier, & ren-
» verſer les Empires, tout eſt foible & irrégu-
» lier dans les conſeils. L'Egypte autrefois ſi ſage,
» marche enivrée, étourdie & chancelante,
» parce que le Seigneur a répandu l'eſprit de

» vertige dans ſes conſeils. Elle ne ſait plus ce
» qu'elle fait, elle eſt perdue. Mais que les hom-
» mes ne s'y trompent pas. Dieu redreſſe, quand
» il lui plaît, le ſens égaré ; & celui qui inſultoit
» à l'aveuglement des autres, tombe lui-même
» dans des ténèbres plus épaiſſes, ſans qu'il faille
» ſouvent autre choſe pour lui renverſer le ſens,
» que ſes longues proſpérités. C'eſt ainſi que Dieu
» regne ſur tous les peuples. Ne parlons plus de ha-
» ſard ni de fortune, ou parlons-en ſeulement com-
» me d'un nom dont nous couvrons notre ignorance.
» Ce qui eſt haſard à l'égard de nos conſeils in-
» certains, eſt un deſſein concerté dans un con-
» ſeil plus haut, c'eſt-à-dire, dans ce conſeil
» éternel, qui renferme toutes les cauſes & tous
» les effets dans un même ordre. De cette ſorte,
» tout concourt à la même fin. Par-là ſe vérifie ce
» que dit l'Apôtre, que *Dieu eſt heureux & le ſeul*
» *puiſſant, Roi des Rois & Seigneur des Seigneurs.*
» (I. Tim. VI.) Heureux, dont le repos eſt in-
» altérable, qui voit tout changer, ſans changer lui-
» même, & qui fait tous les changemens par un
» conſeil immuable ; qui donne & qui ôte la
» puiſſance, qui la tranſporte d'un homme à
» un autre, d'une maiſon à une autre, d'un peu-
» ple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont
» tous que par emprunt, & qu'il eſt le ſeul en
» qui elle réſide naturellement. C'eſt pourquoi
» tous ceux qui gouvernent ſont aſſujettis à une
» force majeure.... Ni ils ne ſont maîtres des diſ-
» poſitions que les ſiecles paſſés ont miſes dans
» les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours
» que prendra l'avenir, loin qu'ils le puiſſent for-

cer. Celui-là ſeul tient tout en ſa main, qui ſait
» le nom de ce qui eſt, & de ce qui n'eſt pas
» encore, qui préſide à tous les temps, & qui pré-
» vient tous les conſeils *(a)* ».

Malheur aux Empires où le Prince & la Nation ignorent ces vérités, ou les dédaignent, ou n'en tirent aucune conſéquence! Toute politique qui ne fait pas de ces maximes la regle de ſes conſeils, la bâſe de ſes opérations, n'eſt au fond qu'un ſyſtême plein d'impiété & de folie. Le Clergé les revére, qui en doute, ces vérités fondamentales : pourquoi donc n'ont-elles pas trouvé place dans ſes *Remontrances* ? Si c'eſt de ſa part une pure diſtraction, elle eſt bien étonnante. C'eſt bien pis encore, s'il ne les en a exclues, que parce qu'il a jugé qu'elles y euſſent été un hors-d'œuvre inutile.

Souffrez, Monſeigneur, que je vous le demande : ſi au moment où le Clergé, témoin de la commotion générale, entroit dans vos vues, s'enflamoit de votre zéle, ſe hâtoit de venir au ſecours de la patrie, l'illuſtre Prélat qui fut jadis l'ornement & l'ame de vos Aſſemblées, eût tout-à-coup reparu au milieu de vous, le livre de *la politique ſacrée* à la main, n'auriez-vous fait entrer dans vos *Repréſentations* que des principes politiques & des conſidérations temporelles ? Auriez-vous cru remplir parfaitement vos devoirs & notre attente, en agiſſant comme premier Corps de l'Etat, & en mettant à l'écart, en renvoyant à d'autres temps ce qu'exigeoit de vous la qualité de Pontifes ?

(a) Boſſuet, Diſcours ſur l'Hiſt. Univ. *pag.* 348 *& ſeq. Ed. in-4°.*

Ah ! pénétrés de l'esprit & de la Doctrine du grand Bossuet, vous auriez, à son exemple, étroitement lié les maximes d'une sage politique aux principes supérieurs de la Religion. Comme lui vous auriez dit à la Nation, vous auriez dit à son Prince, que pour aimer constamment, pour servir utilement la société passagere qui nous lie ici-bas dans une même République, il faut croire & s'unir par ses vœux & ses espérances à cette patrie éternelle, qui un jour nous réunira tous & pour jamais en la présence du Pere commun des hommes. Vous leur auriez dit que c'est à une morale fondée sur la Religion, qu'il est exclusivement réservé de nous faire connoître les devoirs de la sociabilité ; d'en découvrir l'origine, d'en régler l'exercice, d'en surmonter les obstacles, d'en proposer les récompenses ; que pour les remplir, autant que l'exige le bien public, il faut que tout l'amour de notre cœur s'éleve par un généreux effort jusqu'au souverain bien, qui est Dieu, & que de cette source primitive où il est devenu plus abondant & plus pur, il se répande par une communication générale sur tous nos semblables, faits comme nous à l'image de Dieu, appelés comme nous à le voir & à le posséder ; que quiconque, au contraire, ne connoît ou n'aime d'autres biens que ceux de la vie présente, ne voit dès-lors dans les autres hommes que des ennemis ou des rivaux, parce qu'ayant les mêmes prétentions & les mêmes droits que lui, ils s'efforcent de lui ravir, en tout ou en partie, les biens dont il fait dépendre sa félicité.

Vous auriez dit aux dépositaires de l'autorité, sans aigreur, mais d'une voix forte, précise, écla-

tante

tante comme le ſon d'une trompette (*a*), que de tous les maux qui ravagent le Royaume, l'irréligion eſt, ſans contredit, le plus grand, celui qui doit nous cauſer le plus d'alarmes, celui qui exige le plus prompt remede, parce qu'il eſt la ſource de tous les autres, & que tant qu'il ſubſiſte il les rend incurables.

Vous auriez généreuſement réclamé les droits de la Nation, invoqué les Etats-Généraux, déploré l'effroyable déſordre de nos Finances, indiqué des moyens, ou formé des vœux pour combler cet abîme, & prévenir un pareil déſaſtre à l'avenir; mais vous auriez réſervé vos plus forts gémiſſemens pour des malheurs d'un ordre ſupérieur. Vous auriez fixé l'attention publique ſur la premiere cauſe de toutes ces calamités : vous auriez dit que la Religion étant devenue nulle, un objet d'inſulte & de mépris, pour le gros de la Nation, la bonne-foi, la probité, le zèle pour le bien public, toutes les vertus ſociales, dont la Religion eſt la vie & l'appui, ont croulé & péri avec elle. Vous auriez dit à la Nation qu'elle ſe flatte en vain d'être gouvernée avec une exacte juſtice, avec une bonte paternelle, avec une conſtante modération, ſi par ſes vœux & ſes prieres, elle n'obtient aux dépoſitaires de l'autorité cet eſprit de ſageſſe (*b*), de piété, de Religion, qui eſt le don de Dieu par excellen-

(*a*) Clama, ne ceſſes, quaſi tuba exalta vocem tuam & annuntia populo meo ſcelera eorum, & domui Jacob peccata eorum. *Iſaï*. 58, 1.

(*b*) Da mihi ſedium tuarum aſſiſtricem ſapientiam. . . mitte illam de cœlis ſanctis tuis, & à ſede magnitudinis tuæ, ut mecum ſit & mecum laboret. *Sap*. *IX*, 4, 10.

ce, & qui ſeul fait les grands Princes, & les regnes heureux.

Vous auriez dit au Monarque, que perſonne au monde n'a plus d'intérêt que les Rois à faire honorer la Religion dans leur Empire, à lui concilier, par leur exemple, le reſpect & l'amour de leurs Peuples ; qu'ils ſappent eux-mêmes le fondement de leur puiſſance, quand ils favoriſent, ou diſſimulent le progrès de l'impiété ; quand ils laiſſent tomber dans l'aviliſſement le culte du Seigneur & ſes Miniſtres ; qu'ils ſont dans une étrange illuſion, s'ils ſe flattent de remplacer la conſcience par la terreur ; que rien n'eſt plus foible ni plus inſuffiſant que ce dernier moyen pour prévenir ou étouffer les murmures, pour contenir les eſprits dans les bornes de l'obéiſſance ; que les liens formés par la Religion entre l'homme & ſon Dieu, étant une fois briſés par l'impiété, ceux qui attachent les citoyens à la patrie, & l'Etat à ſon Roi, tombent d'eux-mêmes, ou ne paroiſſent plus qu'un joug incommode, une convention arbitraire ; que dès-lors les Princes ne ſont plus aux yeux des Peuples que d'heureux uſurpateurs, que la ruſe ou la force ont portés ſur le trône, & que la force auſſi peut en faire deſcendre.

Pour prémunir les Peuples contre les malheurs de l'inſubordination & de l'anarchie, vous leur auriez montré la puiſſance des Rois dans ſa premiere ſource, qui eſt Dieu même, s'aſſociant les Souverains comme ſes Lieutenans & ſes Miniſtres pour gouverner la terre.

Pour écarter à jamais le terrible fléau du deſ-

potiſme, vous ne vous ſeriez pas arrêtés aux foibles moyens que fournit une politique humaine : vous auriez été tout d'un coup » à ces remedes » généraux, que Dieu lui-même a ordonnés » aux Rois contre les tentations de la puiſſance, » & dont la ſource eſt dans ce principe, que » tout Empire doit être regardé ſous un autre » Empire ſupérieur & inévitable, qui eſt l'Em- » pire du Dieu (*a*).

Ambaſſadeurs de celui qui ſe nomme le Roi des Rois, & le Seigneur des Seigneurs ; chargés, à ce titre, de porter ſes ordres & de notifier ſes volontés, vous auriez rappelé à ceux qui commandent, & la fin qu'ils doivent ſe propoſer, & les regles qu'ils doivent ſuivre dans l'uſage de la puiſſance qui leur eſt confiée. Vous leur auriez dit qu'une Nation n'eſt pas un vil troupeau, dont ils puiſſent diſpoſer à leur gré ; mais une immenſe famille, dont Dieu même eſt le pere, & dans laquelle il ne permet au Prince d'enviſager ſes Sujets, que comme autant de freres en minorité (*b*), à qui il eſt chargé de rendre avec affection toutes les aſſiſtances dont leur foibleſſe a beſoin.

(*a*) Boſſ. politiq. tirée de l'Ecrit. *Tom. VII. pag.* 291.

(*b*) *Que le cœur de celui qui ſera élu Roi*, dit le Seigneur, *ne s'éleve point d'orgueil au-deſſus de ſes freres.* Deuter. XVII, 20.

Le Roi David ſe tenant debout devant l'Aſſemblée des Etats de ſon Royaume, leur dit : *Ecoutez-moi, mes freres, & mon Peuple.* I. Paralip. XXVIII, 2. Préf. de l'explic. des Rois, p. 35.

Vous auriez élevé leurs regards vers ce tribunal ſupérieur, où, après une adminiſtration de courte durée, ils comparoîtront ſeuls & ſans force, comme le dernier de ſes ſujets. Empruntant la voix de Dieu même, vous leur auriez dit : » Ecoutez, » ô Rois ; inſtruiſez-vous de vos devoirs, Juges » de la terre ; prêtez l'oreille, & comprenez-le » bien, vous qui gouvernez les Peuples, & qui » vous glorifiez de voir ſous votre main un grand » nombre de Nations. C'eſt le Seigneur qui vous » a donné la puiſſance, & toute votre force » vient du Très-Haut, qui interrogera vos œu- » vres & ſondera le fond de vos penſées, parce » qu'étant les Miniſtres de ſon Royaume, vous » n'avez pas jugé avec équité ; vous n'avez point » gardé la loi de la juſtice, vous n'avez point » marché ſelon la volonté de Dieu : il vous ap- » paroîtra tout d'un coup d'une maniere terrible, » parce que ceux qui commandent les autres, » ſeront jugés avec une extrême rigueur. On aura » compaſſion des petits ; & on leur pardonnera » plus aiſément ; mais les puiſſans ſeront puiſ- » ſamment tourmentés. Car Dieu n'exceptera » perſonne ; il ne reſpectera la grandeur de qui » que ſoit, parce qu'il a fait les grands comme » les petits ; & qu'il a également ſoin de tous. » Mais les plus grands ſont menacés des plus » grands ſupplices (*a*) ».

Rappellant quelques faits de ce Peuple fameux, dans lequel Dieu a réuni, comme dans un grand

---

(*a*) Sap. VI, 2-9.

tableau, les traits les plus ſenſibles de la conduite qu'il tient dans le gouvernement du monde, & où il a exécuté à découvert ce qu'il opere dans les Nations ſous le voile des cauſes ordinaires, vous auriez fait ſentir aux plus indifférens, que c'eſt la Religion qui conſerve les Etats, qui affermit les Trône; qu'une ſincere piété éloigne les fléaux de Dieu, & change en miſéricorde une juſte indignation trop ſouvent provoquée par les crimes des Peuples.

Si au milieu de tant de prévaricateurs qui appelloient la céleſte vengeance, les villes abominables euſſent pu oppoſer les prieres & l'innocence de dix juſtes au torrent de la colere de Dieu, elles auroient échappé à la terrible cataſtrophe qui les réduiſit en cendres (*a*). Un ſeul Juſte, au temps de Jérémie, auroit ſauvé Jéruſalem, & repouſſé le fer & le feu des redoutables Babyloniens: «Faites »une exacte recherche dans toutes les rues de Jé»ruſalem, dit le Seigneur; voyez & conſidérez, »cherchez dans toutes les places, ſi vous trouverez »un ſeul homme qui agiſſe ſelon la juſtice, & qui »cherche la vérité, je pardonnerai à toute la »ville (*b*)».

Le monde ne ſubſiſte que pour les Elus: c'eſt pour les faire naître, les ſanctifier, en former des pierres vivantes de l'édifice immortel qui ſe bâtit dès le commencement du monde, que Dieu conſerve & conduit les Empires. Une Ville, une Pro-

---

(*a*) Non delebo propter decem juſtos. Geneſ. XVIII, 32.

(*b*) Jerem. V, 1.

vince, un Royaume, où la Religion eſt avilie & méconnue, où la piété s'eſt éteinte, qui n'a plus ni vrais adorateurs, ni ſerviteur du Dieu vivant, n'eſt dès-lors qu'un hors-d'œuvre inutile, une difformité choquante dans le plan de la création. Ce n'eſt plus, aux yeux de la Providence, qu'une multitude aveugle & criminelle, indigne de ſa protection, & qui ne doit plus s'attendre qu'à des troubles & à des malheurs.

Enfin, vous vous ſeriez dit à vous-mêmes, que ſi en qualité de premier Ordre, vous avez dû vous intéreſſer hautement au bien de l'Etat, porter vos *Repréſentations* aux pieds du Trône ſur des opérations qui touchent de ſi près à la conſtitution de la Monarchie, vous aviez, comme Pontifes, une plus haute vocation & des devoirs plus ſublimes : Vivement touchés des diſſenſions domeſtiques qui nous donnent en ſpectacle à tous les Peuples de l'Europe; convaincus par l'autorité de nos Livres ſacrés, que les ſaintes humiliations de la pénitence, que les prieres des Juſtes ſont plus efficaces que tous les efforts de la politique, que toutes les réclamations du patriotiſme, pour ſauver les Etats, pour y ramener la tranquillité, pour rétablir une précieuſe harmonie entre le Monarque & tous les Ordres de ſon Royaume, vous auriez ſérieuſement invité tout ce qui reſte parmi nous d'hommes religieux & craignant Dieu, à mettre leur bouche dans la pouſſiere, à redoubler leurs gémiſſemens pour fléchir une colere ſi juſtement allumée contre nous, à conjurer celui qui commande aux tempêtes, qui, d'une ſeule parole, fait ſuccéder le calme le plus profond au plus vio-

lent orage, de venir promptement à notre ſecours.

Vous auriez porté vos vues plus loin encore. Affligez-vous, nous euſſiez-vous dit, rien n'eſt plus juſte, des calamités temporelles, qui déſolent ou qui menacent notre chere patrie : mais il eſt d'autres malheurs plus dignes de vos larmes, l'extinction de la foi, l'horrible dépravation des mœurs, tant de profanations dans le Sanctuaire, tant de ſcandales dans le Sacerdoce, l'oubli des principes en tout genre, l'inſolent mépris des menaces de Dieu comme de ſes promeſſes, les outrages ſans nombre faits tous les jours à la juſtice & à la vérité; & au milieu de tant de déſordres qui devroient nous remplir de douleur & d'épouvante, une indifférence univerſelle, une inſenſibilité qui tient du prodige : voilà ſans contredit le principal & le plus digne objet de vos gémiſſemens.

Vous en conviendrez, Monſeigneur, des *Repréſentations* où l'on eût développé d'une maniere vive & touchante, les divers points de vue que j'indique rapidement, auroient été, ſans comparaiſon, plus honorables au Clergé, plus conformes à l'eſprit de votre miniſtere, plus utiles même à la patrie, que celles où l'on a ſi mal-à-propos diviſé des intérêts, qui, pour des Chrétiens, pour des Pontifes ſur-tout, doivent être toujours inſéparables.

Je ſuis avec reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

Ce 1 Juillet.